

c'est un Nouveau Testament ou au moins un recueil des quatre Évangiles que les Vaudois italiens, après s'être séparés en 1218 des Vaudois de France, ne doivent pas avoir tardé à se procurer. Dans son article de la Romania (p. 418) on lit :

«On ne saurait dire combien a été ardente, au treizième siècle, la propagande vaudoise dans le nord de l'Italie. Ces disciples de Valdo, schismatiques eux-mêmes, et devenus purement italiens, ont eu certainement entre les mains une version italienne du Nouveau Testament : sans cela ils n'auraient pas été des Vaudois. Or, nous avons une version du Nouveau Testament faite par un homme dont la Provence était la patrie spirituelle, et auquel le français n'était probablement pas étranger..... Ce traducteur ne serait-il pas un Vaudois?..... Et telle était la prudence des Vaudois que nous ne pouvons trouver étrange de voir une oeuvre qui émanait d'eux s'introduire peu à peu dans tous les mondes et faire (le mot n'est pas trop fort) la conquête de l'Italie..... Il est donc fort possible que l'Italie ait reçu le Nouveau Testament en langue vulgaire des mains des Vaudois».

L'abbé Minocchi, un de nos modernistes les plus en vue, est à peu près du même avis. Selon lui, les versions populaires des Saintes Écritures sont sorties du mouvement Patarin Toscan, et si l'on n'en retrouve, même à Florence, que des fragments isolés, c'est sans doute parce qu'un très grand nombre ont été détruits dans les siècles postérieurs; mais il est certain que les Saintes Écritures ont été répandues et lues en Italie aux quatorzième et quinzième siècles beaucoup plus qu'elles ne l'ont été dans nos siècles de liberté religieuse.

25.3.2 Les premières Bibles imprimées

La grande invention de l'imprimerie, avec caractères mobiles, vers l'an 1440, devait donner une forte impulsion à la diffusion des Saintes Écritures au sud des Alpes. La République de Venise, toujours en lutte avec le Saint-Siège, ouvrit largement ses portes à la nouvelle invention. Des imprimeurs y accoururent de l'Allemagne, de la France, d'autres pays, et, en moins d'un quart de siècle, on comptait, sur la lagune et dans les provinces vénitiennes de terre ferme, pas moins de deux cents imprimeurs qui multipliaient les éditions classiques ou religieuses avec la plus complète liberté. L'année 1471 vit paraître, à peu près en même temps, deux grandes éditions de la Bible en langue vulgaire; il convient d'en dire quelque chose un peu au long.

La première sortit des presses de Vendelin de Spire, et porte la date du 1er août 1471. L'éditeur en fut l'abbé Camaldute Nicolo Malermi (ou Materbi), qui osa présenter sa Bible comme traduite par lui-même sur les textes originaux, en moins de huit mois, y compris une épître dédicatoire en sept chapitres, avec préface à chaque livre et les introductions de saint Jérôme. Mais le premier lecteur venu pouvait découvrir et dévoiler ce qu'un auteur du temps appelle un «plagiarisme effronté», car la Bible de Malermi est un recueil des manuscrits des siècles précédents, et encore n'a-t-il pas eu

la main heureuse, ni dans le choix qu'il en a fait, ayant préféré les plus modernes aux plus anciens, ni dans les corrections qu'il a cru devoir y faire. Il s'attira le reproche de Mgr Carini d'avoir fait un curieux mélange de l'or du treizième siècle avec l'or italien, assez inférieur, du quinzième. Malgré ses défauts, la Bible Malermi devint vite et grandement populaire. Depuis l'an 1471, à la fin du siècle, on n'en fit pas moins de onze éditions, et plus de vingt-huit dans les deux siècles suivants. Quelques-unes de ces éditions furent illustrées par des gravures sur bois de quelques-uns des meilleurs artistes du temps. On fit aussi un certain nombre d'éditions séparées du Nouveau Testament. Le succès de la Bible Malermi est une preuve du désir de la Parole de Dieu que l'on avait à cette époque.

Mais on ne peut pas en dire autant de la Bible Jensonienne, ainsi nommée de l'imprimeur qui la publia. Celle-ci porte la date du 1er octobre 1471, sans autre nom que celui de l'imprimeur. Elle est supérieure à la précédente pour la beauté des types et de l'impression. Elle reproduit aussi, surtout pour l'Ancien Testament, les manuscrits plus anciens et meilleurs, mais elle se rapproche de la Malermienne pour le Nouveau Testament, que l'éditeur semble avoir copié de Malermi pour finir son ouvrage et ne pas en manquer la vente. Puis, les manuscrits du treizième siècle, s'ils étaient supérieurs par la langue et le style, étaient devenus archaïques et n'étaient plus compris par le peuple. Enfin le format et le prix étaient bien supérieurs à ceux de la Malermienne. Pour toutes ces raisons la Bible de Jenson ne fut plus réimprimée jusqu'à l'édition qu'en fit, par curiosité, et comme «texte de langue», en 1882-1887, le sénateur Negroni de Novara, en douze volumes, à Bologne, pour le compte de la «Commission gouvernementale des textes et langues». On n'en tira que trois cents exemplaires. Elle n'a donc aucune importance au point de vue religieux.

«Avec la Réforme, dit l'abbé Minocchi, la Bible, négligée et méprisée jusque là, devint le livre le plus recherché, le plus lu, le plus médité. On l'expliquait un peu partout. Jean Valdès à Naples, à Lucques ; Vermigli à Ferrare, à la cour de Renée; Carmecchi à Florence, attiraient des foules à l'explication des Saintes Écritures, et quelques-uns d'entre eux scellèrent leur foi par le martyre».

Il faudrait plusieurs pages pour énumérer seulement les titres des traductions partielles de livres bibliques qui parurent vers ce temps dans différentes villes italiennes. Même les poètes les plus licencieux, comme l'infâme Pierre Aretin, se crurent obligés de sacrifier à la mode du jour en traduisant en vers italiens les sept psaumes pénitentiaux ou autres portions plus recherchées des Psaumes. À Florence, les nonnes du couvent de Ripoli instituèrent une imprimerie religieuse, où elles remplissaient l'humble tâche de compositrices, tandis que le directeur et le confesseur dirigeaient les affaires du dehors. Mais laissons ces faits isolés de côté, et disons quelque chose de la version d'Antonio Brucioli.

Brucioli était un lettré et un savant florentin, né vers la fin du quinzième siècle, qui fréquentait assidûment les fameuses réunions des jardins Rucellaï. Impliqué dans une conjuration contre le cardinal Jules de Médicis, alors gouverneur de Florence pour Léon X, il dut se réfugier en France et à Lyon, et y embrassa les idées de la Réforme,

qu'il n'eut pourtant jamais le courage de professer ouvertement. Revenu à Florence à la chute du parti Médicis, il se fit remarquer par son franc parler contre le clergé et les moines, et dut se réfugier à Venise, où deux de ses frères étaient imprimeurs libraires. Il vécut dans cette ville le reste de ses jours, publiant des traductions des classiques et des ouvrages religieux. Mais son oeuvre maîtresse fut une traduction complète de la Bible faite sur les textes originaux, qu'il connaissait assez bien, et pour laquelle il s'aida de la version latine de Sanctès Pagninus, moine lucquois. Il publia d'abord quelques éditions du Nouveau Testament, puis en 1532, il commença la publication de la Bible entière en un beau volume in-folio, qu'il fit suivre en 1545-1546 d'un commentaire en sept volumes sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Pour ses travaux bibliques, il fut très vivement attaqué par divers moines. Une perquisition dans la maison d'un ami y fit découvrir trois caisses de livres luthériens lui appartenant. Les livres furent brûlés, lui-même fut condamné à l'amende et à la prison. Réduit à la misère avec sa famille, il finit par abjurer le 22 juin 1555. Il mourut le 4 décembre 1566. Il fut un grand savant et un lettré, mais il ne fut pas un caractère. Toutefois, sa Bible ne fut jamais condamnée, car elle était orthodoxe, mais il fut condamné pour son commentaire et ses autres ouvrages. Sa version est très littérale, au point que le sens en est quelquefois obscur. Elle fut plusieurs fois réimprimée, jusqu'en 1559, année où toutes les oeuvres de Brucioli furent mises à l'index.

Malgré son obscurité et son peu de valeur littéraire, la Bible de Brucioli a rendu des services. Les nombreuses réimpressions qu'on en fit prouvent qu'elle a eu beaucoup de lecteurs. De plus, elle eut l'honneur de plusieurs révisions, dont il convient de dire quelques mots :

- La première est due au moine Santi Marmorchini, qui la présenta à Venise, en 1538, comme une traduction nouvelle. Elle porte encore son nom, mais elle est maintenant reconnue comme une révision de Brucioli, destinée à en améliorer la langue et la rapprocher de la Vulgate;

- Une seconde révision anonyme se proposa de réviser Brucioli et Marmorchini, et mit en vers les Psaumes et Job;

- La troisième est l'oeuvre d'un réfugié protestant en France et faite pour les églises de Genève et de Lyon. Elle fut imprimée en 1562 par Francesco Duone, dont elle porte le nom, mais elle est due au médecin lucquois, qui mit trois ans à réviser la «versione benemerita» de Brucioli, qu'il trouvait trop chargée d'hébraïsmes inintelligibles. Ces hébraïsmes, il les expliquait par quelques paroles ajoutées au texte, avec l'aide de personnes doctes et compétentes, et en les confrontant avec d'autres versions vulgaires et latines et surtout avec celles de Pagninus et de Vatable.

Mentionnons encore quelques révisions du seul Nouveau Testament, et, en particulier, celle de Fra Zuccaria de Venise et celle de Massio Theofilo, qui se proposa de donner une plus grande correction de style à Brucioli et y réussit assez bien, et ajouta quelques mots entre guillemets pour rendre le texte plus clair.

Du reste, la version imparfaite de Brucioli et ses nombreuses révisions furent les derniers efforts des traducteurs et éditeurs catholiques pour donner à l'Italie la Bible en langue vulgaire. En 1564, le pape Pie IV, persuadé que tant que le peuple aurait accès à la Bible, les tentatives de réforme ne cesseraient pas en Italie, prit une résolution radicale, et défendit la lecture d'une version quelconque de la Parole de Dieu. Ce décret, dont l'exécution fut confiée aux inquisitions d'Italie et d'Espagne, eut l'effet désiré: le peuple italien ne lut plus la Bible, et, pendant deux siècles, la Bible n'eut plus d'histoire en Italie, ou plutôt elle n'eut que l'histoire de la décadence italienne, décadence dans la politique, dans la littérature, dans les arts, et surtout dans les moeurs, preuve que ce n'est pas impunément que l'on oublie, que l'on défigure, que l'on enlève au peuple la Parole de Dieu. Et c'est là le jugement d'un catholique romain, de l'abbé Minocchi.

25.3.3 La version protestante — Diodati

Les nombreuses congrégations de réfugiés italiens, qui s'étaient formées au delà des Alpes, ne pouvaient longtemps se contenter des versions imparfaites que nous avons étudiées jusqu'ici. Moins de cinquante ans après le décret du pape Pie IV, parut, à Genève, la première version faite sur les textes originaux, celle de Giovanni Diodati, que Minocchi appelle, avec raison, la *Biblia classica della Riforma italiana*. Le même critique l'appela *dotta bella, vigorosa, tanto più alta di quel seicento che la vide nascere*, et que cependant les préjugés catholiques romains ont rendue aborrita dal popolo italiano.

Qui était Giovanni Diodati? Né à Genève le 3 juin 1576, d'une famille noble lucquoise réfugiée dans cette ville pour cause de religion, il étudia à l'Académie fondée par Calvin et y montra des dispositions prononcées pour la philologie. Docteur en théologie à vingt ans, il était, l'année suivante, nommé professeur d'hébreu. Il occupa cette chaire jusqu'en 1606. En 1608, à la demande du corps des pasteurs, il reçut la consécration. Il s'occupait dès lors, avec zèle, d'introduire la réforme en Italie, et surtout à Venise, avec l'aide de Fra Paolo Sarpi et de Fra Fulgenzio. Il visita deux fois la Ville, en 1605 et en 1608; mais il ne réussit pas à y constituer un noyau de personnes disposées à rompre avec Rome. L'attentat commis sur sa personne par un envoyé du pape, et surtout l'assassinat d'Henri IV, mirent fin à toute tentative de Réforme en Italie.

Diodati fut envoyé deux fois à l'étranger. En 1611, on le délégua en France, pour demander aux réformés des secours en hommes et en argent contre le duc de Savoie, qui menaçait Genève. En 1618, il fut délégué avec Tronchin au grand synode de Dordrecht, où il condamna les doctrines des Arminiens et des Remontrants. Il fit à cette occasion et publia des traités de controverse, des sermons, etc.